

TAMASA PRÉSENTE

ALBERTO SORDI | VITTORIO DE SICA

IL VIGILE

[L'AGENT]

UN FILM DE
LUIGI ZAMPA



un film de Luigi Zampa
scénario Rodolfo Sonogo
Ugo Guerra, Luigi Zampa
image Leonida Barboni
musique Piero Umiliani
producteur Guido Giambartolomei
une production Royal Film
avec Alberto Sordi, Vittorio De Sica
Marisa Merlini, Mara Berni, Sylva Koscina
distribution Tamasa avec le soutien du CNC



Tamasa présente

VIGILE

[L'AGENT]

VERSION RESTAURÉE

un film de

LUIGI ZAMPA

Italie - 1960 - 1H44

SORTIE LE 23 NOVEMBRE 2016

DISTRIBUTION

Tamasa

5 rue de Charonne

75011 Paris

Tel : 01 43 59 01 01

contact@tamasadiffusion.com

PRESSE

Frédérique Giezendanner

Tel : 06 10 37 16 00

frederique.giezendanner@sfr.fr



Finale^{ment} admis comme agent municipal de police, Otello Celletti parade dans son bel uniforme et ne met pas beaucoup de cœur à l'ouvrage.

Il se fait rappeler à l'ordre : il change alors de méthode et devient extrêmement pointilleux. Tout devient objet de procès-verbal sans se soucier de la personnalité du contrevenant.

Un jour, Otello dépasse les bornes...

Si on devait donner le premier nom qui nous vient à l'esprit quand on parle de *Il Vigile*, quel serait celui-ci ? Et bien dans toutes les réponses ou presque apparaîtrait un seul nom, celui d'Alberto Sordi. Personne ne pourrait remettre en question le rôle d'acteur principal qu'il tient dans ce film réalisé par Luigi Zampa en 1960. Année importante dans l'histoire du cinéma national qui vit la sortie, entre autre, du chef d'œuvre de Fellini, *La dolce vita*. Doté d'une exubérance indomptable, Sordi est inoubliable dans chacun de ses rôles. Le surnom d'Albertone, attribué par Fellini, souligne vraiment la tendance de l'acteur à exagérer son jeu, à être implacable selon les intentions du réalisateur avec qui il travaille, et à suivre son instinct...

...Le film s'inspire d'un fait réel survenu en juillet 1959, quand l'agent Ignazio Melone donne une amende pour dépassement interdit au Préfet de Rome, Carmelo Marzano. Ce dernier, indigné de ne pas avoir été reconnu et par conséquent non favorisé, fait chanter l'incorruptible agent, le mettant au courant de certaines choses qu'il a découvert sur sa famille et sa sœur, prostituée à Milan.

Figurent dans le casting, en plus d'Alberto Sordi et Vittorio de Sica, Marisa Merini, dans le rôle de la femme d'Otello, Franco di Trocchio, le jeune Remo, Sylva Koscina et Mario Riva, dans leur propre rôle, Vincenzo Talarico, l'avocat de l'agent, Riccardo Garrone, le chef des agents, et Nando Bruno, le beau-frère d'Otello.

Il y aurait beaucoup à dire sur le couple, sans aucun doute gagnant, De Sica – Sordi. Dans les années 50, au rôle d'Albertone, dévoreur de spaghetti dans *Un américain à Rome* (1954) de Steno, s'oppose celui interprété par De Sica, Maréchal des Carabiniers qui, à la différence de Sordi, est contraint de manger dans le film *Pain, amour et fantaisie* (1953) de Comencini. Avec le film de L. Zampa, au début des années 60, les deux acteurs se retrouvent à travailler ensemble et à interpréter, dans le même film, des personnages de condition sociale opposée : Sordi représentant l'italien moyen, De Sica dans le rôle de l'homme de pouvoir. L'Albertone national semble dominer et l'emporter sur les capacités d'histrion du grand De Sica.

Le film, avec ironie, nous donne l'image d'un pays où tous, des politiques aux gens ordinaires, ont leurs propres cadavres dans le placard et ceux-ci deviennent utiles pour qui veut manigancer un chantage, et être lavé de tout soupçon. L'histoire enseigne, après tout, bien souvent que celui qui l'emporte est le plus fourbe.

Nous pouvons regarder le film de Zampa et mourir de rire à cause de l'exubérance de Sordi ou avoir un regard critique et arriver à la conclusion, malheureusement, que l'Italie d'hier n'est après tout pas très différente de l'Italie d'aujourd'hui. Cette Italie dont les films contemporains traitent, avec autant d'ironie, pour dénoncer au fond les mêmes inestimables injustices.

Giulia Caroletti



Il Vigile arrive en pleine période de la comédie à l'italienne, c'est-à-dire quand le filon met à profit quelques intuitions sur un cinéma en mesure de sonder les divers phénomènes émergeant de la société. C'est aussi le film qui relance Luigi Zampa après des essais incertains durant la deuxième moitié des années 50. Comme pour beaucoup des succès du réalisateur romain, *Il Vigile* est le fruit du travail avec Alberto Sordi, dans une de ses interprétations les plus célèbres. Le point de départ de l'histoire est inspiré par une chronique concernant un agent puni parce qu'il avait verbalisé un Préfet. Zampa, le scénariste Rodolfo Sonogo et Sordi ont construit un héros à partir des traits prononcés du lâche impertinent : un homme qui n'a jamais réussi à se réinsérer dans la société après avoir été officier pendant la guerre, et qui vit dans le mythe du père apparemment décoré par le roi en personne. Pour ne pas s'engager dans un travail pénible qu'il ne juge pas à sa hauteur, Otello se replie sur l'uniforme et la motocyclette. Ainsi il peut se distinguer dans la masse et ne plus être brocardé. La masse est un concept qui apparaît à la télévision, désormais toujours plus envahissante. Et c'est avec l'espoir d'être salué devant les caméras de *Il Musichiere* de Mario Riva et avoir ses 5 minutes de popularité que Otello renonce à donner l'amende à la séduisante Sylva Koscina.



Le film fait un portrait de l'Italie prospère d'un je-m'en-foutisme désolant : le maire est un ex dignitaire du fascisme, un traître magouilleur qui favorise de manière illicite sa jeune maîtresse, tandis que les adjoints sont impliqués à divers titres dans des affaires de pot-de-vin afin de favoriser les puissantes entreprises de bâtiments. Tous se préoccupent plus de faire perdurer leur propre système de pouvoir, que d'assurer une bonne administration publique. Dans ce cadre-là, les petites erreurs qui coûtent à Otello un désaveu honteux font sourire. Même lui n'est que le produit d'une société dans laquelle le vol est presque une des activités de ceux qui gèrent la collectivité, et les compliments et recommandations s'imposent comme des monnaies d'échanges pour faire carrière.

De nombreux thèmes déjà traités par Zampa dans les oeuvres réalisées avec Vitaliano Brancati (*Anni difficili* 1948, *Anni facili* 1953, *L'arte di arrangiarsi* 1954), réapparaissent dans *Il Vigile*. La corruption insidieuse, la superficialité et le conformisme, la persistance des structures du pouvoir fasciste même dans une époque démocratique, l'incapacité de l'individu à échapper aux logiques dominantes sont observés par Zampa avec l'habituelle distance vis-à-vis des partis politiques. Le portrait de la société qui en ressort semble à l'époque forcé et caricatural, vu avec le recul il semble même indulgent. Le film repose, non seulement sur l'interprétation de Sordi, mais aussi sur une habile prestation de seconds rôles brillants, à commencer par Vittorio de Sica.

Riccardo Ventrella

« J'AURAIS VOULU RESSEMBLER À CLARK GABLE ! »

Il est déguisé en femme, avec du rouge à lèvres, une perruque blonde et une robe évidemment pas très seyante. C'est le carnaval du village, et sur ses hauts talons Alberto titube. Fin de soirée, le rouge à lèvres a bavé, l'alcool aidant, Alberto est assailli par ses démons: « Il faut qu'on se marie ! » crie-t-il, désespéré face à cette fatalité, à son ami Moraldo. Sa voix se brise, l'angoisse ravage son visage, l'effroi écarquille ses yeux. Sordi est un des *Vitelloni* de Fellini (1953), et c'est son premier rôle à succès.

Expliquer Alberto Sordi à un Français relève du défi tellement son italianitude fait écran. Dans le cinéma italien des années 1950-1960, on identifie très bien Gassman, Mastroianni, Tognazzi à la rigueur – et encore c'est surtout parce qu'il a joué plus tard dans *La Cage aux folles* – mais Sordi, les Français ont du mal à mettre rapidement un visage sur le nom. « Mais si, souviens-toi ! La bouille ronde, l'air ahuri, celui qui fait le snob en Rolls blanche dans *Les Nouveaux Monstres* et abandonne un mourant sur les marches d'une église. » « Ah, oui... Peut être », obtient-on dans le meilleur des cas.

Alberto Sordi, un Louis de Funès qui aurait compris la tragédie de la vie. Coluche dans *Tchao Pantin*, avec une pointe de Christian Clavier en panique. Sordi était une superstar en Italie.

Aujourd'hui encore, on se récite ses dialogues comme en France ceux du *Père Noël est une ordure*. Quelques-unes de ses expressions sont entrées dans le langage courant, avec l'accent romain qui est sa marque de fabrique. Cet accent qui est intraduisible en français alors qu'il contribue certainement à 90 % au génie du jeu sordien. Un exploit dont l'acteur est très fier : longtemps il a été moqué (et même renvoyé d'une école de diction milanaise) pour son parlé méridional.

Pourtant, quand la MGM organise un concours pour trouver l'acteur qui sera la voix italienne d'Oliver Hardy, c'est lui qui sera choisi ! Belle revanche. Alberto Sordi, très vite surnommé « Albertone » – avec ce suffixe augmentatif que les Italiens accolent en signe de sympathie – a incarné le Romain moyen dans l'Italie des années 1940 à 1970, déculpabilisant tous ses concitoyens de leurs pen-

chants à la fourberie, la lâcheté, l'opportunisme politique, au snobisme et pire si affinités... Il a endossé les défauts et les contradictions de l'homme de la rue, l'Italien de l'après-guerre. Il provoquait un rire teinté d'un voile d'embarras. Car ses personnages, chacun étant la facette d'une même humanité irrémédiablement immature, tout en faisant rire jaune, faisaient réfléchir, à la manière d'un miroir. Sordi ou l'homme submergé par des idéaux auxquels il ne croit plus, qui court, comme l'Italie tout entière, vers un miracle économique trop grand pour lui. Accablé de dettes dans *Il Boom* (de Vittorio de Sica, 1963), son personnage arriviste est prêt à vendre son œil gauche pour pouvoir continuer à offrir à sa femme une vie de luxe ostentatoire.

Aux lendemains de la guerre, l'Italie est abasourdie. La confusion des dernières années qu'elle vient de vivre a laissé des traces. *La Grande Pagaille* (Tutti a casa, 1960) de Luigi Comencini offre à Sordi le rôle d'un médiocre balloté entre les fascistes et les Américains qui ont débarqué. Toujours fuyant, retournant sa chemise pour qu'elle soit dans le bon sens au bon moment, jusqu'à une prise de conscience tardive, très tardive. Mais salvatrice. Sordi, c'est, finalement, le bon bougre qui essaye jusqu'au bout de ne pas se mouiller : « Je ne suis ni de gauche ni de droite et je ne voudrais pas qu'on pense que je suis au centre », avance-t-il, veule, dans *Un héros de notre temps* (Un eroe dei nostri tempi, 1955) de Mario Monicelli. Immense trouillard opportuniste : « Mais je n'ai pas peur, j'ai juste la chance d'être prudent », se défend-il avec son air de faux témoin qui lui colle à la peau !

L'Italie doit se remettre du chaos : à force de zigzaguer, elle a perdu de vue le droit chemin. Le film de Luigi Zampa *L'Art de se débrouiller* (L'Arte di arrangiarsi, 1954) est un résumé fulgurant de ce pays versatile. Sordi y campe l'Opportuniste avec un O majuscule : des années 1910 aux années 1960, son personnage traverse les courants politiques en devenant, tour à tour, socialiste par amour, fasciste par intérêt, communiste pour sauver sa peau, puis démocrate-chrétien comme tout le monde...

Mais l'Italie est aussi animée par l'envie de se reconstruire. Sortis en mille morceaux d'un conflit sanguinaire et fratricide, humiliés par le déshonneur

du fascisme et une classe dirigeante inefficace, les Italiens réalisent tout d'un coup la possibilité qui s'offre à eux de devenir un pays normal, démocratique. De là l'espoir en un sens politique retrouvé.

Dans cette confusion, Alberto Sordi sait qu'il a en lui un immense potentiel comique. Il comprend vite aussi qu'il n'a pas le physique du jeune premier et pas non plus de défauts avec lesquels il pourrait faire rire. Lui, secrètement, voudrait ressembler à son idole, Clark Gable ! Il va lui piquer son sourire canaille et sa façon caractéristique de relever les sourcils.

Alors que le néoréalisme donne une image très sérieuse de l'Italie et de son cinéma, la comédie dite « à l'italienne » en est son pendant satirique. C'est de ce côté-ci qu'Alberto Sordi va essayer de trouver sa place. Pour se distinguer, il essaye sur scène, au sein d'une troupe de music-hall, un comique novateur, fait d'imitations et de bruits divers. Il déconcerte mais persiste. Trouve son personnage d'emmerdeur qui revient toujours à la charge. Au théâtre, il est hué mais à la radio, il impose son monsieur Tout-le-monde qui appuie là où ça énerve. « Mamma mia, che impressione ! » (« Maman, quelle émotion ! »), l'expression avec laquelle il finit ses sketches devient une phrase culte.

C'est bien connu, derrière tout comique se cache un tragédien. C'est Federico Fellini le premier qui lui donne l'occasion de jouer avec son côté obscur en lui proposant, après *Le Cheik blanc*, le rôle d'un des *Vitelloni*, ces jeunes Romains qu'on appellerait aujourd'hui des « adolescents ». Perdus dans une Italie qui se reconstruit sans eux, ils s'accrochent à leur insouciance jeunesse, qui s'éloigne inexorablement. « Il faut qu'on se marie ! » est le cri de leur défaite.

Sordi profite de chaque rôle pour explorer les bassesses de l'homme. Vil, lâche, profiteur, brute arrogante, poltron de mauvaise foi, obséquieux, pleutre, fanfaron méprisable ou poignant... Il finit par gagner la sympathie du public qui n'arrive pas à détester ce « vigliacco » (lâche) superbe ! Avec sa voix qui déraile, sa façon de décamper en serrant les fesses et en voûtant les épaules, ses yeux qui passent de la bonhomie à la peur en un mouvement de sourcils, il est celui qu'on excuse tout le temps. Cela permet de s'excuser soi-même, c'est bien

pratique. C'est aussi parce qu'Alberto Sordi, en éternel perfectionniste qui a une grande intelligence du détail, recherche la part d'humanité, si faible soit-elle, dans chaque individu, aussi méprisable soit-il. Il essaye de sauver cette parcelle, car elle l'intrigue, elle lui donne la matière de son art. Il se demande, par exemple comment était Mussolini une fois rentré chez lui. Assis à table avec sa femme et sa fille, devant un plat de spaghetti, loin de toutes influences, que disait-il, comment bougeait-il ? « En étudiant ses aspects privés, on pourrait identifier certaines faiblesses qui l'ont poussé à se retrouver dans des situations dramatiques, expliquer intimement certaines décisions tragiques. Pas pour l'excuser, mais pour comprendre comment il a pu amener le pays à la catastrophe. »

Sordi est un incorrigible philanthrope et avouait aimer tous ses personnages, même les plus vils. Du Nord au Sud, les Italiens se sont reconnus en lui. Ce qui est en soi un immense exploit national : l'unité italienne s'est faite aussi avec Sordi !

Anne Dessuant



Z

LUIGI ZAMPA, L'ART DE SE DÉBROUILLER

Entre Giuseppe De Santis et Mario Monicelli, c'est-à-dire entre une vision « vulgarisée » du néoréalisme et un regard un peu cruel sur les individus et leurs mœurs, il y a peut-être Luigi Zampa, cinéaste moins reconnu que nombre de ses contemporains, et en même temps au centre d'un art ayant absorbé son époque comme une éponge. Car c'est tout un portrait de la société italienne d'après-guerre qui se détache d'une filmographie dense et contrastée, en même temps qu'un regard très personnel, entre l'inquiétude et le désenchantement, sur l'histoire de celle-ci.

Luigi Zampa est né le 2 janvier 1905 à Rome. Après des études au Centro Sperimentale, il débute comme scénariste pour Mario Camerini, Mario Soldati, Camillo Mastrocinque et d'autres. Il réalise son premier film en 1941, *L'Attore scomparso*, mais c'est véritablement dans l'effervescence de l'après-guerre qu'il va se faire remarquer avec *Vivere in pace* (*Vivre en paix*) en 1947, et *L'Onorevole Angelina* (*L'Honorable Angelina*) la même année. Le premier est une tragi-comédie marquée par l'absurde sur les derniers jours de la guerre, le second, construit sur des faits réels, raconte la lutte pour le logement et les mouvements populaires l'ayant nourri, qui marquent l'Italie de la fin des années 1940. C'est un des grands rôles de la Magnani, en *pasionaria* des pauvres prenant la tête d'une révolte spontanée contre les pouvoirs publics.

Une description féroce de la société italienne

Dès lors, avec des films comme *Anni difficili* (*Les Années difficiles*) en 1948, *Campane a martello* (*Tocsin*) en 1948, *Anni facili* en 1953, *Anni ruggenti* (*Les Années rugissantes*) en 1962, et surtout le bien nommé *L'Arte di arrangiarsi* (1954), Zampa s'attache à démontrer comment les Italiens ont toujours su trouver des accommodements avec le pouvoir, quel qu'il soit, fût-il celui du parti fasciste. Ces films entreprennent tous une description féroce de la lâcheté et de l'opportunisme, de la manière de composer avec le vent de l'Histoire et d'accepter les *combinazioni* qu'imposent la survie et l'ascension sociale. Car Zampa est un moraliste angoissé tout autant qu'un observateur froidement sarcastique. Dans *Anni difficili*, un modeste fonctionnaire est contraint d'adhérer au parti

fasciste pour sauver sa place. À la Libération, celui qui l'a contraint à faire ce choix sera celui qui l'en sanctionnera. Alberto Sordi incarne génialement parfois ces figures d'opportunistes peureux et cyniques dans le cinéma de Zampa. Dans *L'Arte di arrangiarsi* (que l'on peut traduire par « l'art de se débrouiller »), il joue un secrétaire de mairie sicilien. Il est successivement socialiste, fasciste, communiste et enfin démocrate-chrétien, endossant, au gré des événements, tous les costumes nécessaires à sa réussite sociale. Dans *Ladro lui, ladra lei* (1958), il est un voleur qui ne parvient pas à abandonner sa nature profonde de voleur. Le mal est profondément ancré, jusqu'au gag. Dans *Anni ruggenti*, adapté d'une pièce de Gogol, un agent d'assurance ordinaire (Nino Manfredi) est pris par les notables d'un village pour un inspecteur du parti fasciste venu incognito, et c'est à qui fera le plus talentueusement assaut de servilité.

C'est ainsi que la corruption des mœurs dépeinte par le cinéma de Zampa prend la forme d'une prostitution généralisée. *La Romana (La Belle romaine)* en 1954, d'après Alberto Moravia, décrit la vie sentimentale d'une jeune prostituée que sa mère espère caser avec un riche bourgeois. *Ragazza d'oggi (La*



Chasse au mari), en 1958, est une fausse blquette dépeignant, sous un mode faussement frivole, la quête amoureuse de jeunes femmes que les temps incitent à choisir les hommes fortunés. Dans *La Ragazza del Palio* (*La Blonde enjôleuse*) en 1958, un prince fauché (Vittorio Gassman) espère épouser celle qu'il prend pour une riche touriste américaine (Diana Dors). L'argent parasite les rapports amoureux dans cette Italie des années 1950 où chacun veut sa part de gâteau du miracle économique à venir.

La comédie va dès lors souvent devenir un monde en décomposition dans les années 1960, et ensuite, une manière de décrire avec élégance et cruauté, et avec l'aide des grands comédiens du genre (Nino Manfredi, Alberto Sordi, Ugo Tognazzi), l'immoralité de cette époque de prospérité. *Il medico della mutua* (1968) fut un des grands succès de Zampa. Alberto Sordi y incarne un médecin idéaliste qui, petit à petit, perd ses illusions et entreprend de s'enrichir sur le dos de la sécurité sociale. *Una questione d'onore* (1966) décrit, au terme d'une pochade où le rire s'étrangle plus d'une fois, les crimes d'honneur commis en Sicile au nom d'une absurde morale patriarcale. *Bello, onesto, emigrato Australia sposerebbe compaesana illibata* (1971) dépeint la vie et la solitude des immigrés italiens en Australie. Plus qu'un auteur engagé, comme il a parfois été décrit, Zampa est un observateur pessimiste de son époque et de l'histoire italienne. Sa vision va s'assombrir radicalement dans ses derniers films, où la décomposition de l'Italie, tout autant que la permanence d'une violence archaïque, est au cœur de cette impitoyable trilogie, témoignant d'un abandon de la comédie par son auteur, constituée de *Bisturi* (*Bistouri, la mafia blanche*) en 1973, *Gente di rispetto* en 1975 et *Il Mostro* en 1977. La dénonciation de la corruption, de la médecine de classe et sans conscience, de la presse à scandale et de l'obscénité médiatique, d'une contagion générale de la peur, caractérise la fin d'une carrière durant laquelle le souci du divertissement populaire s'est toujours marié avec l'expression personnelle d'un homme en colère.

Jean-François Rauger





un film de Luigi Zampa
scenariò Rodolfo Sonègo, Ugo Guerra, Luigi Zampa
directeur de la photo Leonida Barboni
musique Piero Umiliani
producteur Guido Giambartolomei
une production Royal Film

Italie • 1960 • 1h44 • noir et blanc • vostf • DCP version restaurée

Alberto Sordi Otello Celletti
Vittorio de Sica Le Maire
Marisa Merlini Amalia Celletti
Mara Berni Luisa
Nando Bruno Nando
Riccardo Garrone Le lieutenant
Lia Zoppelli La femme du Maire
Mario Riva Lui-même
Sylva Koscina Elle-même
Franco Di Trocchio Remo Celletti
Carlo Pisacane Le père d'Otello
Mario Scaccia L'avocat de la défense
Nerio Bernardi Monseigneur Olivieri

Remerciements

Nous remercions très chaleureusement
le Festival International du Film de La Rochelle
et Jean-François Rauger pour leur précieuse contribution.





5 rue de Charonne - 75011 Paris - T. +33 (0)1 43 59 01 01

www.tamasadiffusion.com